

LES LETTRES NOUVELLES

30, rue de l'Université-VII^e

DÉCEMBRE 1963

JANVIER 1964

LES LETTRES NOUVELLES

GENEVIEVE BONNEFOI

L'Art malade

C E qu'on retient d'abord de la *Troisième Biennale de Paris*, c'est le côté foire, le côté kermesse ou Luna-Park. Regarder des tableaux alors que des rythmes de jazz vous donnent envie de danser, s'égarer dans le « Labyrinthe » couleur d'antracite et d'aluminium où les éclairs des lampes vous arrachent les yeux tandis que vous essayez de distinguer des amusettes de vieille demoiselle (fils de Pénélope, balles des tirs d'autrefois, et dominos nouveau style), le tout à peu près au niveau d'une classe maternelle; bayer (d'ennui) devant les « inventions » (sic) des suiveurs anglais du « Pop'art » new yorkais ou sentir sa mine s'allonger de consternation devant le « Lénine marchand » d'un fier travailleur du pinceau soviétique, tout cela, nous le savons, n'a rien à voir avec l'art. Celui-ci, comme toujours, est ailleurs. Mais le visiteur, pris entre les sages pein-

tures des anciens élèves des Beaux-Arts choisis par le « Conseil d'Administration de la Biennale » (la liste de ses membres est à elle seule tout un programme !) et « L'Abattoir », qui se veut pavé de bonnes intentions, d'un groupe de jeunes, ce visiteur a le triste sentiment que l'art est malade, très malade et qu'on l'a convié à contempler l'agonie de ce moribond. Oui, l'art est en partie malade de cette peste du siècle qui sous des formes diverses — publicité, argent, arrivisme, boulimie et accélération de la consommation, mise en vedette du moindre « truc », confusion des valeurs, etc. — engendre le désarroi des artistes. Et la *Biennale* semble n'avoir été créée que pour ajouter à tout cela. Si l'art est, ainsi qu'on le prétend, le « reflet d'une époque », la nôtre peut se contempler dans ce miroir grinçant et grimaçant qu'on lui tend : elle a bonne mine !